

*LES DESCENDANTS D'UN MÉNAGE DE JARDINIERS
DE VIENNE (ISERE)
1804 – 1981*

(Exposé de soutenance de thèse de 3e cycle – Novembre 1981)

L'analyse généalogique, démographique, socio-professionnelle, biographique, iconographique et culturelle de la descendance de Charles Morel (1778-1851) et Marie Baudrand (1780-1864) est le stade ultime d'une problématique qui visait à étudier dans son ensemble le milieu péri-urbain des jardiniers viennois. Devant l'ampleur de la tâche, la raison a conduit à faire le choix de l'analyse, sous les différents aspects, d'une seule généalogie. Ce travail a été accompli sans ordinateur selon l'érudition la plus traditionnelle.

Les résultats obtenus constituent une monographie teintée de l'histoire générale des XIXe et XXe siècles, plus qu'une «étude globale». Si le goût pour l'exceptionnel affleure ici ou là, le quantitatif et le qualitatif sont prioritaires. Toutefois, cet essai n'est pas une tentative d'«histoire totale».

L'aide de nombreux descendants du ménage initial a été indispensable. Dans sa forme, cette recherche s'est voulue de plus, accessible au non-spécialiste.

A priori, la différence que pouvait constituer, dans l'espace et la société rurale le monde des jardiniers urbains, presque citadins et plus tout à fait des ruraux pratiquant «la grosse culture», était une interrogation. Une des hypothèses de départ fut l'intuition que les rapports ville-campagne pouvaient être vus originalement à partir de ce groupe frontière que l'économie du XIXe siècle a favorisé.

Très fréquemment, les descendants de jardiniers (maraîchers) entretiennent le souvenir de cette particularité, alors que pour la plupart des descendants de paysans les souvenirs professionnels ancestraux n'ont guère besoin d'être évoqués.

Quel est le sens d'une telle pérennisation dans une famille ? Cette histoire commune, dont toutes les branches actuelles de la famille ont, à des degrés très divers, plus ou moins conscience, a démarré selon toute apparence le jour où après leur union, en 1804, Charles Morel et Marie Baudrand, tous deux enfants de vignerons, ont quitté Sainte-Colombe-lès-Vienne et Saint-Romain-en-Gal, pays de leurs pères, pour venir faire souche de l'autre côté du Rhône à Vienne (Isère). Une rupture géographique a fait naître une nouvelle histoire familiale continuée jusqu'à nos jours.

La démographie historique a beaucoup observé le ménage composé des parents et des enfants. Il a paru intéressant de relier entre eux les ménages de la démographie dans un autre type de continuité. Ce lien créé entre les antécédents et la postérité doit favoriser l'histoire sociale. Afin d'éviter que des coupes ne créent une solution de continuité, on a eu recours à la généalogie qui s'est renouvelée et dépouillée d'un de ses buts anciens (la quête presque exclusive de la notabilité familiale). Une compréhension plus large s'est imposée dans cette science.

Les bases essentielles d'une généalogie rigoureuse se trouvent dans l'ouvrage de Pierre Durye : *La Généalogie*, comme dans quelques autres.

Pour être pleinement utile à l'histoire, la méthode généalogique ne doit oublier aucun descendant, dans une généalogie cognatique (au contraire d'une généalogie agnatique qui n'étudie que la succession des pères et des fils). Toute la descendance en ligne masculine et féminine doit être recensée; dans le cas présent, 99 % des descendants ont été retrouvés. Cet échantillon familial «viennois» représente avec les alliés 846 personnes, alors que les descendants d'un avocat au Parlement de Dauphiné, en cours d'étude, sont dans des conditions similaires au moins trois fois plus nombreux (avec les alliés). La fécondité n'est pas la même entre ces deux familles de catégories socio-professionnelles différentes. Le dénominateur commun du groupe familial ici étudié est un sentiment de parenté encore ressenti quoique vaguement, ainsi qu'une histoire commune à tous les descendants dont la plupart détiennent quelques pièces d'une sorte de puzzle (pas uniquement celles concernant leur branche propre).

Les descendants et les alliés ont souvent été réunis dans les calculs. La relative modestie des effectifs a fait préférer l'étude par génération plus que par coupes décennales. L'inconvénient de la méthode est un certain chevauchement des périodes. Une meilleure approche serait un regroupement des coupes décennales en périodes de trente à cinquante ans. Le travail sur de petits nombres n'est pas toujours le plus satisfaisant car la méthode généalo-

gique appliquée à l'histoire économique, sociale, démographique et culturelle nécessite des effectifs importants.

Pour une étude similaire il serait préférable de choisir un ménage formé vers 1775, plus qu'en 1804, ce qui permettrait un champ d'investigation plus vaste. Une étude assez exhaustive, avec une problématique nouvelle pour la généalogie ne permet pas d'étudier à fond plus qu'une famille au sens large.

On peut souhaiter que se mette en place une méthodologie «normalisée», comme celle de la démographie historique, car elle fait défaut en «généalogie historique». (La généalogie descendante permet des analyses à la fois verticales et horizontales). En revanche, la technique de la collecte du «fait généalogique» est assez bien connue. Jusqu'en 1881, il n'y eut pas de problèmes pour recueillir les renseignements d'état civil dès l'instant où nous connaissions l'existence d'une branche en tel ou tel lieu. Postérieurement à 1881, date à laquelle s'arrêtait la consultation publique des registres d'état civil, l'enquête a été effectuée à partir des recoupements du «bouche à oreille», des cimetières, etc... Quelques données de base, à partir de ce moment-là, ont parfois un contour flou, bien que certain, se répercutant un peu sur les conclusions. Il est peut-être utile de signaler que les contacts humains permis par la «généalogie orale» sont inestimables. La sagacité n'est pas à négliger pour recueillir telle ou telle indication. Le choix a été fait de publier les résultats élaborés de cette recherche plus que le catalogue généalogique de tous les descendants qui ne peut guère intéresser, hormis les membres du groupe familial pour lequel il sera édité.

L'appartenance du chercheur au groupe étudié, faisant de lui juge et partie, présente néanmoins certains avantages comme par exemple la possibilité de retrouver plus facilement la trace de l'implantation au loin des branches émigrées, car souvent le souvenir en est resté au lieu de départ. Il faut savoir compter avec toutes les sensibilités et les respecter tout en étant avant tout préoccupé de travail scientifique. Les cas individuels qui échappent et résistent à la collecte ont eu souvent, lorsqu'on a pu les retrouver, comme on le constate, les itinéraires les plus intéressants et les plus singuliers.

Après avoir établi un lien entre la généalogie, la démographie, l'histoire sociale et culturelle, il convient de s'intéresser à la biographie, mais non sous sa forme traditionnelle qui est la recherche de l'exceptionnel. Les carrières étudiées doivent nettement être comparées avec leurs déterminismes familiaux, en replaçant les individus face à leur contexte d'origine, et voir le lien qu'il peut y avoir entre les deux. Certains destins exemplaires montrent l'interaction de l'évolution du «structurel» d'une époque avec l'évolution de cer-

taines histoires de vie qui ont laissé des traces importantes (exemple de Charles Morcl (1848-1914) inventeur fécond, du peintre Alexandre Grellet (1835-1918) élève d'Horace Vernet, ou de son frère François Grellet (1838-1908) lui aussi peintre d'un certain renom. Mais les «histoires de vie» des gens «sans histoire» ont, dans la variété de leur déroulement, autant d'importance historique que la biographie classique. Il est intéressant de rattacher les individus aux grands mouvements socio-économiques, intellectuels, artistiques d'une époque en tant que facteurs. Cette collecte singulière pourra porter ses fruits par la réunion (à partir de généalogies) des «types sociaux ou professionnels» ainsi redécouverts en des dictionnaires spécialisés conduisant à d'autres synthèses (cf. J. Maitron, *Dictionnaire du Mouvement Ouvrier*).

La biographie et la généalogie permettent à l'historien de repérer dans un ensemble familial des types socio-biographiques en accord ou en contradiction avec le milieu qui les porte. Parfois très rarement, en certaines occasions, on peut avoir eu l'impression fugace, qu'un individu marquant aurait pu mettre un peu son empreinte sur certaines structures. La biographie qui n'est pas un but en soi, oblige certes à beaucoup d'érudition, mais doit s'inscrire dans une étude plus large.

Deux sources se sont révélées fort utiles : la tradition orale, (dont tous les mécanismes n'ont peut-être pas été totalement démontés, et les correspondances que la chance a fait retrouver. Les dégradations et déformations de la tradition orale, ainsi que l'apparition de l'écrit, ont été remarquées, la confrontation de l'oral et de l'écrit a parfois pu être effectuée avec succès. Les correspondances permettent non pas l'étude globale des relations familiales dans le temps, à cause de leur rareté, mais des coupes à un moment précis (guerre de 1870 par exemple). Ces documents, ainsi que l'étude des photos de famille, des cimetières, etc... permettent une «ethno-histoire» fort intéressante, dans la mesure où les faits ethnologiques relatés sont sûrement datés.

La culture du groupe, ainsi que ses aspirations, est apparue par l'étude des relations et du cousinage, comme par l'analyse de l'alphabétisation avec ses différences à la base ou au sommet, ainsi que par le choix des prénoms, etc...

La cartographie fait apparaître les trois ou quatre pôles d'implantation en France des descendants Morel, et en particulier souligne l'influence très ancrée de la centralisation française sur les destins individuels, l'orientation élective vers l'habitat dans certains quartiers de Paris lorsqu'on y réside (VII^e arrondissement, XVI^e arrondissement, Banlieue Ouest). Néanmoins, l'essentiel de la famille réside ou a résidé dans la vallée du Rhône, son lieu d'origine;

une attirance existe vers le «Grand Delta», secondairement un pôle important s'est créé en Bretagne. Les autres régions n'attirent presque pas (particulièrement le Sud-Ouest — quasiment inconnu). A l'étranger, mis à part le séjour dans les anciennes colonies, on préfère les pays de l'Europe du Nord et les U.S.A.

La présence dans cette généalogie descendante de branches aux caractéristiques professionnelles et sociales très marquées (groupe populaire rural et urbain, petite bourgeoisie, bourgeoisie, haute bourgeoisie et aristocratie) a conduit, peut-être un peu témérairement, à faire une étude différentielle qu'il faudrait compléter dans ce cas comme dans d'autres par des moyennes d'ensemble établissant mieux la personnalité générale du groupe selon la méthode statistique. L'existence de branches «autochtones» et «émigrées», par rapport au point d'origine, sur le territoire national, n'est pas sans conséquence quant à la stratification sociale. Ici l'avantage est accordé à la mobilité.

Ce groupe familial appartient statistiquement au domaine démographique du malthusiannisme commun à partir du XIXe siècle. L'essor démographique avait été donné par le ménage initial qui eut onze enfants. L'étude portant sur huit générations, il faut constater que depuis la quatrième génération (fin XIXe, début XXe siècle) la famille ne se renouvelle plus statistiquement, même si elle augmente régulièrement.

Un certain lien a pu être subodoré entre l'histoire profonde d'une branche, le nombre de ses enfants et l'âge au mariage. Le rapport est plus net entre le statut professionnel et le nombre d'enfants.

Quelques lumières sont apportées quant à l'étude de la petite ou de la moyenne bourgeoisie assez mal connues. La grande question qui se pose est celle des transitions entre les groupes sociaux vers le haut et vers le bas, comme à un degré moindre se pose le problème des doubles actifs. Les différents «croisements» effectués ont permis d'appréhender mieux les couches où avait lieu la reproduction sociale. La fixité professionnelle héréditaire sur un grand nombre de générations est rare. Les lieux du mouvement et de la fixité ont pu être cernés. A ce niveau-là, le rôle des biens patrimoniaux a son importance pour fixer l'individu professionnellement et socialement. L'étude de la mobilité sociale et professionnelle a été envisagée sur trois générations. Un des objectifs fut de connaître la nature et la forme de la mutation sociale. Les mutations économiques n'entraînent pas toujours des régressions sociales même s'il y a des déclassements professionnels. L'examen des mutations au XXe siècle permet de déboucher dans la compréhension du monde concret.

Les nouvelles études généalogiques vont très rapidement reposer avec beaucoup d'acuité le problème des grilles socio-professionnelles correctement hiérarchisées, afin d'homogénéiser tous les résultats des enquêtes qui auront lieu dans les années à venir. On ressent, dans la pratique, le besoin d'une grille socio-professionnelle détaillant les professions autant que les catégories socio-professionnelles, afin de ne plus avoir de délicats problèmes de classements. La classification de «sans profession» accordée à beaucoup de femmes ne permet pas toujours de bien connaître les niveaux sur lesquels on travaille. Les répartitions socio-professionnelles du «sens commun» nous ont été aussi utiles que d'autres plus «théoriques». L'énumération de ces «croisements» est aride, mais il n'est guère possible de procéder autrement. Les résultats obtenus mériteraient d'amples comparaisons.

L'étude des familles dans le long terme étant encore peu fréquente, et avant toute future micro-étude par période décennale sur des bases statistiques très sûres, l'examen de cette famille de jardiniers, horticulteurs, maraîchers, fleuristes et pépiniéristes viennois a certainement permis d'approcher quelques tendances séculaires de l'histoire encore non écrite de la vie des familles.

Jean-François GRENOUILLER

